

Séminaire 2003-2004 : *La perversion n'est plus ce qu'elle était.*
7^e séance du 07 avril 2004.

Jouissance versus désir. (1/3)

Comme je l'ai annoncé depuis le début de cette année, ce séminaire vise à aborder la question cruciale suivante : *Assiste-t-on, sous nos yeux, à une mutation inédite de la société, qui reposait jusque-là sur le modèle freudien du refoulement du désir, du conflit psychique et de la répression des pulsions, pour déboucher sur un autre modèle de l'économie psychique, proposé-imposé au sujet, celui du démenti de la castration, de l'absence de culpabilité et de la libération-satisfaction totale et sans relâche de toutes les pulsions ?*

Autrement dit, *assiste-t-on au passage d'un ancien modèle culturel centré sur la névrose à un nouveau modèle de civilisation centré sur la perversion ?*

Dit encore autrement, et d'une manière plus frappante : *devenons-nous, sous nos propres yeux, des mutants ?*

Ou encore, in fine : *la jouissance fait-elle la peau (l'appeau ?) au désir ?*

Il y avait jusque-là des impossibles. De l'impossible. Les savoirs des XIX^e et XX^e siècles furent des savoirs inventeurs de la limite, des savoirs du repérage de l'impossible. Un mathématicien comme Hilbert, un logicien comme Gödel, par exemple, furent des penseurs de l'impossible du chiffrage du monde humain moderne. Le philosophe Karl Marx, pour la pensée et l'économie politiques, le psychanalyste Sigmund Freud, pour la pensée de l'approche du psychisme, furent également des penseurs de la limite et du repérage de l'impossible du monde humain.

Aujourd'hui, ces savoirs, engrangés, digérés, diffusés, n'impressionnent plus personne. On ne s'extasie plus sur le théorème de Gödel, on ne pâlit plus de l'existence de l'inconscient, on justifie l'exploitation de l'homme par l'homme par les nécessités économiques du « marché » et de la concurrence... La pensée et les intellectuels son raillés, les non-dupes règnent en maître au moyen d'un cynisme sans retenu, revendiquant même ledit cynisme comme mode de rapport à l'autre, n'ayant que faire qu'on leur rappelle qu'à la racine, cynisme, veut dire « chien », que ça vient de là. Ils s'en moquent ; plus, ils ne vous croient pas !

Les *non-dupes*, dont Lacan nous disaient qu'ils ne pouvaient qu'« errer », les non-dupes, aujourd'hui, ont vidé le ciel de Dieu (et c'est bien pour cela que, si féroce, il a tendance à faire retour, sous une forme multiple !).

Ils ont vidé aussi le ciel des idéologies, des promesses que les hommes s'étaient toujours faits jusque-là, des références aux savoirs constitués, des prescriptions transmises dans l'enchaînement des générations en générations, sur la mort, sur le sexe, sur le rapport à l'autre.

Le non-dupe vous dira que tout cela n'est que foutaise. Que chaque individu n'a qu'à se déterminer par lui-même avec les autres, ici-bas ses semblables. Exit le savoir, exit l'histoire, moi, j'arrive, rien ne s'est passé avant. Singulièrement ou collectivement, tout se décide dans l'*hic et nunc*. Je ne veux rien savoir de tout ce qu'il y a eu d'avant mon petit moi. Ici et maintenant, je m'autodétermine, sans référence ou point d'appui extérieurs à mon moi, formé-aliéné sur le modèle de mes quelques autres les plus prochains. Moi, c'est moi, c'est tout. Point barre !

Prononcez un peu, essayez voir, l'obsolète mot de *bonheur* au *non-dupe*, au *cynique* d'aujourd'hui. Il vous rira au nez. Il vous rappellera vos déjà classiques de votre génération – la mienne - dont il n'a lu aucun ligne, mais dont on lui a parlé et dont il a retenu l'unique slogan du à un Guy Debord, en 1967, et au mouvement « situationniste » : *Jouissez sans entrave !* Ces classiques, on les a lu, ils firent partie de notre formation : Michel Foucault, Louis Althusser, Roland Barthes, Gilles Deleuze... Tous prononcèrent, tous « promouvèrent », proclamèrent un seul droit, un nouveau droit, en quelque sorte imprescriptible, fondamental de l'humaine condition, non plus le droit au bonheur qui nous collait encore aux semelles depuis la naissance des religions, mais le **droit** à la *jouissance*. Droit, aujourd'hui, en passe d'être reçu comme un **devoir** de *jouir*. La science, comme nouvelle religion - *re-ligere*, relier, faire du lien -, fut la première à leur emboîter le pas, pour y satisfaire. La biologie, la plus sollicitée fut aussi celle qui eut le plus de sollicitude. « Vous voulez un enfant, alors que ça semble naturellement impossible ? La biologie, par sa branche biomédicalisée, se substituant à Dieu qui n'existe plus va, littéralement, vous faire un enfant, grâce à ses prêtres séculiers que sont ses bons docteurs, afin que vous puissiez enfin jouir un peu mieux de cette vie qui est la vôtre, et parce que « je le vaux/veux bien » !

Un problème humain, c'est aujourd'hui, écoutez bien, comme on dit, « les gens » parler, un problème humain, aujourd'hui donc, ça se *gère*. Il s'agit d'une gestion. La difficulté, l'impossibilité d'avoir un enfant, ça se gère par la PMA, la procréation médicalement assistée, on dit plutôt, aujourd'hui, AMP, *Assistance Médicale à la Procréation*... Une pratique comme une autre, de gestion, précisément. Avec l'assistance technique de votre sexologue, vous gérez votre problème de sexe. Avec l'assistance de votre concessionnaire automobile, vous gérez votre problème d'embrayage (par exemple). Avec votre psychologue, vous gérez votre problème existentiel. Si cela ne vas pas, c'est-à-dire si vous n'êtes pas satisfait, vous changez de sexologue, de concessionnaire automobile,

de psychothérapeute, illico presto, sans les prévenir de préférence, ils sont là pour cela, ce sont des grrrrands professionnels qui ont une éthique du service à rendre au consommateur-client-usager, etc...

Vous l'aurez sans doute remarqué, plus besoin, dans tout cela de ce que la psychanalyse a nommé comme étant *le transfert*. Le transfert est quelque chose qui, dans ce monde en train de se mettre en place, quelque chose que - non pas encore individuellement -, mais collectivement, on est en passe d'éliminer, ou tout du moins de vouloir essayer d'éliminer, c'est-à-dire, comme disent les malfrats, de *liquider*. C'est, en effet, une tentative d'assassinat, ni plus ni moins. Pêle-mêle, citons des tentatives d'assassinat collectif du transfert : dans notre domaine, l'évaluation-contrôle-accréditation des psychothérapies pour ne privilégier et promouvoir que le cognitivo-comportementalisme qui ne considère l'être humain que comme un rat ou comme un chien (de Pavlov), retour ici du « cynisme »...

Autre exemple, celui des échelles de dépression en psychiatrie où, - pour faire image -, l'on ne s'interroge pas sur l'échelle, ni sur celui qui la soutient, pas plus sur le mur sur lequel elle s'appuie, mais où l'on ne prend en considération que les barreaux de l'échelle qui ne renvoient chacun qu'au chemin fléché qui mène à la prescription d'une molécule de psychotrope, lequel psychotrope est un régulateur de l'humeur, c'est-à-dire un **empêcheur de symptôme** : il empêche de pleurer, de parler, de rêver. C'est un *cliveur* de vie, et la phrase d'Hamlet « dormir..., dormir..., rêver, peut-être ? » n'a alors plus cours. Le clivage introduit par le psychotrope, fait tourner le disque, indéfiniment sur le sillon « dormir..., dormir..., dormir... », mais surtout, ne plus rêver ! Merci docteur.

Le transfert, c'est quelque chose qui se porte aussi bien sur des personnes que sur des morceaux ou des blocs de savoirs. Dans les deux cas, le sujet suppose en une place autre que la sienne un gisement de savoir qui l'excède, le dépasse, mais, chose cruciale, qu'il peut s'autoriser à interroger car il sait que cela le concerne, en tout cas un savoir supposé auquel il peut s'adresser, parce que porté, supporté, soutenu par un Autre sujet, c'est-à-dire un savoir supposé qui passe par un Autre sujet, supposé lui aussi. Que des suppositions dans tout cela, pas de certitude. D'où des questions, un questionnement.

Alors que le monde dont nous parlons et qui, peut-être est en train de naître sous nos yeux médusés, c'est celui des réponses, *ready made*, évaluées, contrôlées, consensuelles, accréditées, standardisées. Un monde Un. Le monde dont nous parlons devient alors un monde de la certitude partagée quant à la réponse gestionnaire à apporter. Une question, une réponse ; un problème, une solution ; c'est un monde de l'évidence de la preuve qui se construit consensuellement. L'EBM en médecine d'aujourd'hui, par exemple, ou *Evidence Based Medicine*, est une médecine, sans état d'âme, qui ne veut

plus rien savoir que ce qui concrètement réussit, c'est-à-dire ce qui prévaut et se démontre statistiquement. Il faut savoir que ce modèle est promis et élargi désormais pour tout ce qui s'occupe de l'homme, l'approche et le traitement du psychisme y compris. Plus besoin de s'interroger ou d'interroger le patient, seule la réponse pratique consensuelle compte. Exit le dialogue, exit l'étiologie, exit donc la parole du patient, exit alors tout questionnement, exit donc par-là même le transfert. L'œil du médecin reste rivé tout au long de l'entretien sur l'écran de l'ordinateur où l'imagerie règne. Car c'est bien sûr la machine, l'ordinateur qui ordonne. Il ordonne au médecin quelle pratique il doit ordonner-imposer au malade-usager de l'EBM. La même que son confrère imposerait, puisant lui aussi aux mêmes sources validées par les conférences de consensus de la littérature scientifique internationale du domaine de la pathologie concernée. Le bon médecin ne regarde même plus son patient, pourquoi le ferait-il ?, il ne l'écoutait déjà plus car il savait que, d'emblée, la parole de celui-ci se trouve invalidée au regard du lourd savoir médical qui lui arrive à jet continu par l'ordinateur. De plus cette parole lui serait « chronophage »... Alors...

C'est-à-dire qu'ici, ce soir, je commence à parler avec vous d'un monde où plus rien ne tient. Pourquoi ? Comment cela tenait-il jusqu'à présent ? Cela tenait sur, précisément, cette notion centrale réétudiée par la psychanalyse, redécouverte, en somme, qui s'appelle le *transfert*. Le transfert, c'est ce qui faisait tenir jusqu'à présent l'*autorité*, la *référence* et le *savoir*. Aujourd'hui, vous le remarquerez ces trois termes, champs, domaines, sont invalidés : l'autorité n'est plus seulement combattue ou critiquée, elle est insultée, bafouée ; la référence, n'est plus seulement contestée, elle est rejetée ou ignorée ; le savoir n'est plus seulement opposé à un autre savoir, il est ridiculisé, méprisé. Cela est du, même si cela peut vous étonner, cela est du au transfert, ou plutôt à l'assassinat perpétué contre lui.

Le transfert, tel que la psychanalyse en parle depuis Freud, c'est un lien affectif particulier repéré par l'inventeur de la psychanalyse. Pas de notion de transfert en analyse, sans référence au concept d'*inconscient*, si l'on s'en tient à la Première Topique freudienne (1896-1920), ou au concept du *Ca*, lieu des *motions pulsionnelles refoulées*, si l'on se réfère à la Deuxième Topique freudienne (1923-1939). Le Ca, en Allemand, c'est le *Es*. Ceci permettra à un Jacques Lacan de reprendre la question du sujet, qu'il notera *S*, et qu'il introduit pour le différencier du Moi - indifférencié chez Freud, le *Ich* freudien référant tour à tour aussi bien au Moi, qu'à la notion de sujet y incluse, qu'en dégagera Lacan -. Le sujet de Lacan, devient alors, le *sujet de l'inconscient*, c'est-à-dire aussi bien le *sujet du désir*, tel qu'il l'introduit et en parle à partir de la sienne distinction du besoin, de la demande et, précisément aussi, du désir.

Si le transfert est une notion que l'on peut assassiner à sa guise, collectivement, c'est-à-dire, en cœur, alors tout devient possible. « Si Dieu est mort, alors tout est possible » disait déjà Dostoïevski ! Dieu, est aussi un nom de l'inconscient. Si l'inconscient est assassiné, et si l'inconscient est mort, alors tout devient possible et notre monde est sans limites. Ou, plutôt, les limites deviennent franchissables : assistance médicale à la procréation, clonage animal et bientôt humain, rien ne doit résister au progrès, tout doit être transparent, toute la lumière doit être faite sur le génome, sur le sexe, sur le réel de l'Homme. Transparence et lumière, concrétude, preuve, objectivation, l'obscur inconscient du psychisme humain n'a qu'à aller se rhabiller et se présenter en couleurs pour caméra à positons. Quel est donc cet objet, l'inconscient, qui ne condescend pas, ou pas encore, à la jouissance scopique de la science ?

Quel est cet objet qui référerait jusque-là à la figure de Dionysos, c'est-à-dire à la portée effectivement festive de l'inconscient, se réalisant dans le champ du sexe, lieu et source des réjouissances, ou *agapes*, lieu de l'enivrement, de la danse, des rencontres, de tous les coups de folie... et donc du désir ?!

Le sexe, c'est aujourd'hui celui que l'on présente au sexologue, tel une machine grippée ou cassée et auquel on demande réparation pour qu'il fonctionne. Le sexe, c'est celui que l'actrice, l'acteur mettent en branle sous la caméra du film dit justement porno, laissant tomber depuis bien longtemps le « graphie », puisque de *graphein*, le verbe grec ancien qui veut dire « écrire », il n'y a ici plus rien qui le justifie, depuis fort longtemps, également. Rien n'y est « écrit », plus d'écriture cinématographique, mais tout y est montré. Plus de représentation qui évoque la question – toujours traditionnellement sacrée - du sexuel. Il y faudrait l'écriture d'un scénario, des dialogues, de la parole. Une simple **présentation**, dite authentique, anatomique de préférence, aujourd'hui y suffit. Notre culture change...change...Et l'on efface ainsi allègrement ce lieu de recel bi-millénaire propre à abriter le sacré. Le sexe ? Un simple besoin, comme la faim et la soif ! Direct sur l'objet. Tiens ! T'achètes ? Combien ? Salut...Ca jouit un « max. », si ça jouit pas, tu te casses, tu vas ailleurs ! Le sexe est nu. Il n'est plus hébergé par le sacré qui posait une limite et une distance propres. Aujourd'hui en voie d'effacement.

Cependant, la psychanalyse, c'est la découverte ou redécouverte que le sujet n'entretient pas un rapport au monde, comme à lui-même, selon ce modèle. Ce rapport n'est pas organisé selon ce que l'on veut nous faire croire aujourd'hui. Il n'est pas organisé selon un lien direct et simple à l'objet. Quel objet ? L'objet dont parle la psychanalyse, l'objet en tant que radicalement perdu, dès le départ, et qui constitue le monde humain, pour autant que cet objet perdu, jamais il ne le retrouvera, sinon, sporadiquement, imaginativement, sous la forme d'un éphémère *substitut*, c'est-à-dire du symbolique dans le réel.

L'objet est perdu, d'où l'incessante quête humaine pour le retrouver, ou s'en donner l'illusion, illusion nécessaire, mais illusion insuffisante, illusion

désespérée, désespérante... Lacan, cet objet, il l'appelle *l'objet petit a*, la cause du désir. Pourquoi ? Parce que par son caractère fuyant celui-ci entretient chez l'Homme la quête de son désir, portée dans et par la requête de sa demande. Si le rapport à l'objet que l'on prend soin aujourd'hui de nous présenter est un rapport à l'objet non-fuyant du besoin, donc une pure quête de satisfaction et de jouissance de cet authentique objet disponible sur tous les rayonnages de la société mercantile, alors ce monde de la marchandisation de l'objet veut, vise, ni plus ni moins, que la mort du désir humain. Car en faisant virer l'objet du désir à l'objet du supposé besoin – promouvant un monde humain décalqué du monde animal assujetti aux instincts -, les non-dupes de l'inconscient n'obtiennent pas que la mort du désir, celle-ci emporte avec elle, en prime, la disparition du sujet qui était jusque-là animé par cette quête de l'objet du désir. La disparition de quel sujet ? Eh bien du sujet qui nous intéresse tous ici, du sujet de l'inconscient, celui qui se représente dans les rêves, s'exprime dans les lapsus et autres actes manqués.

Le rapport au monde et à lui-même du sujet humain - c'est la découverte de la psychanalyse, de Freud jusqu'à Lacan -, est un rapport au *manque de l'objet*. Tel est son statut. Il n'en existe pas d'autre. Autrement dit, c'est le manque de l'objet, dès le départ, dès la naissance, qui est l'organisateur du monde humain. C'est le manque qui met en place l'Homme en tant qu'humain. Cet objet, au départ, n'est bien sûr pas n'importe quel objet, c'est un objet d'élection essentiel, un objet chéri par excellence, c'est la mère, premier grand Autre en Lacanie, celle qui tient donc une place particulière dans la configuration oedipienne. Mais, répétons-le, il faut pour que ce sujet devienne humain, qu'il en passe par une dysfonction qui est cette perte de l'Objet, la mère, l'Autre non-barré. Cette perte réalisée, c'est ce qui va lui permettre, audit sujet, d'accéder à un monde de représentations pour lui un peu tenable... et tenable pour quoi ? Pour que son désir puisse se mettre en route, en chemin, qu'il puisse, ledit désir, être à la fois alimenté, relancé constamment, mais aussi orienté selon ses identifications sexuelles en pleine construction, au fil des avatars et autres contingences de son histoire personnelle.

A la différence de l'animal, l'humain règle le choix de l'objet, non pas, ou non pas seulement, sur l'identification des traits caractéristiques du partenaire du sexe opposé ou sur la reconnaissance d'odeurs spécifiques, mais sur le renoncement et la perte de l'objet aimé. Dès lors, la recherche de son objet engage l'être parlant qu'est l'homme, nécessairement à s'introduire dans la champ du *semblant* : son objet, la vérité même, attenante à celui-ci, ne peut être que de l'ordre du semblant. Son objet ne sera toujours, au mieux, qu'une sorte de fac-similé de l'objet perdu. Un semblant : « je sais que c'est lui/elle..., mais ce n'est pas vrai ». « C'est vraiment lui/elle, mais je sais, en fait, que non ». Division cruelle de l'Homme entre vérité et savoir, montrera Lacan. Ainsi s'accomplit chez l'Homme le sexuel. Pas chez l'animal.

Eh bien nos *non-dupes*, de tout cela, ils n'en veulent plus rien savoir. Ce qu'ils nous proposent, ces cyniques, c'est un monde de chiens ! Un monde de rats ! Il suffit pour cela de franchir la limite, non pas individuellement, mais collectivement. Plus rien ne s'y oppose, puisque cette limite a déjà été effacée, pulvérisée, voyez ce que l'on a fait du père, dévalorisé en sa figure, châtré, malmené, ridiculisé en interdicteur, alors que, comme Lacan l'a montré avec la formule de la métaphore paternelle et les *Nom-du-Père*, le père est, au contraire, celui qui promet pour l'enfant le désir, celui qui donne même l'exemple du franchissement autorisé de la limite, pour accomplir son propre désir sexuel. Le père est un représentant du comment on franchit, pour soi, la limite, comment on transgresse subjectivement quand on se soutient de son désir. Il représente la loi, celle du désir, il en est un représentant, un support. Le non-dupe, le cynique ne représente rien, il présente au regard, montre, dévoile, exhibe même d'une façon très transparente, obscène, au cinéma, au théâtre, à l'école, au travail, le nouveau et seul modèle, celui de l'impératif de la jouissance pour tous débarrassée de la question du désir d'un(e) seul(e). Il devient ainsi le collectivisable surmoi d'aujourd'hui qui dit à chacun, comme à tous, « jouissez ! Et ne vous préoccupez plus du reste ». Ce reste qui, cependant, comme on le sait, est l'un des noms que Lacan donnera à l'objet petit a.

Dans toute cette mise en place d'un monde nouveau, d'un monde qui se veut *l'assassin du transfert*, parce que le transfert témoigne de l'humanité de l'Homme irréductible à un chiffre, ni manipulable comme un animal, chien ou rat, il s'agit, pour les non-dupes d'obliger l'Homme à déshabiter le langage, il s'agit d'essayer de le débarquer de la parole, cette emmerdeuse de jouir en rond... En un mot, il s'agit d'obliger l'humain à quitter la métaphore. L'image n'est plus une représentation, mais une présentation. La langue devient, par Internet interposé, une *novlangue*, une langue néoformée qui tue la langue. C'est un langage anglicisé, en voie de mondialisation, qui se code, et se particularise. Cette langue est impérialiste, elle se veut langue exacte et prétend se référer à un objet précis, une langue où à un mot correspond une chose, un objet autour duquel on se regroupe et que l'on célèbre. Peu importe l'objet, il fait reconnaissance de jouissance partagée, il fait communauté : le timbre-poste, la moto, les voyages, le tricot, la sodomie... Le langage est direct, cru, efficace ! C'est celui dont rêve le Moi, sans perte, sans torsion, sans faux-pas, sans lapsus. Un langage chiffré, algèbrisé. Exit l'inconscient.

Cependant, à contrario, dans sa *Note aux Italiens* de 1974¹, Lacan parlait, lui, à propos de l'inconscient, de l'*humus humain* : voici le très court passage : il

¹ Jacques Lacan, in *Autres Ecrits*, Seuil 2001, p.311.

avance que le *savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre.*

Ainsi, dans ce nouveau monde, plus besoin du transfert, c'est-à-dire de la mise en acte de l'inconscient, car le sujet a perdu sa dimension spécifique, il n'est plus reconnu comme divisé entre savoir et vérité, le sujet est entier, un bloc compact. C'est un sujet brut qui ne se constitue plus dans un lieu Autre. En un mot, le sujet, en ce monde, n'*ek-siste* plus, et donc il n'y a plus d'inconscient ! Il y a, par contre des catégories, des corporations, des communautés. Le sujet répond aux questions, aux prises de positions ou de décisions, conformément à la catégorie, la corporation ou la communauté auxquelles, la langue le dit fort, auxquelles il « appartient », même si d'aventure, elles sont dans des positions contradictoires. Il aura alors, sans y voir là de contradiction, mais dans un grand effort de contorsion, autant de positions que d'entités auxquelles il appartient. Si celles-ci changent d'opinion, flexible comme il est, ce nouveau sujet, il changera avec elles...Le sujet n'a plus la charge de se définir par lui-même face au monde. Le monde l'en décharge au profit de son Moi regonflé à qui il est seulement demandé de choisir ses identifications parmi celles qui lui sont proposées et qui changent, sans cesse, après usage, pour, soi-disant, lui en présenter de nouvelles, c'est-à-dire des anciennes qu'il n'a pas encore connues. Car il faut que cela, incessamment, bouge tout le temps, que tout soit « performant » dans la participation obligatoire au jeu social et surtout économique, pour que l'illusion qui caractérise ce monde ne retombe pas, et que le Moi ne se dégonfle et chute librement : on appelle ça communément *la dépression*.

Ce monde en construction n'autorise plus que le sujet ait sa propre référence, sa référence à un *idéal*, une référence fixe, stable, qu'il se serait construite, un nom propre, ancestral, par exemple. Non, la référence proposée par ce monde des non-dupes se caractérise par l'exclusive référence à l'objet et à ses insignes. Mais une différence notoire ici se fait jour. Un idéal, vous pouvez toujours y aller pour l'atteindre... L'objet, ici, dans ce monde des non-dupes, vous êtes sommés de ne cesser de le satisfaire pour le convaincre. Il est réel. Si votre objet du moment, c'est votre futur employeur, vous devrez rédiger et présenter votre CV, non pas en fonction de votre idéal, mais d'une manière telle qu'il soit en relation toujours plus prégnante avec le fait que vous devez le séduire, lui plaire, surtout ne pas le fatiguer, le satisfaire, le faire jouir même de lui ressembler à ce point, et non plus par rapport à la représentation que vous vous faites de votre compétence, de vos qualités, de votre idéal professionnel, en un mot de votre désir de travailler avec ou sans lui...

Ce monde, à ciel ouvert, que nous promettent nos non-dupes est un monde qui cyniquement valorise et promeut la jouissance sans le désir, c'est-à-dire, sans la possibilité de la castration qu'ils cherchent à évacuer. Pour ce faire, ils

doivent s'attaquer durement au désir, tel qu'il se parle dans la psychanalyse depuis toujours, et plus particulièrement depuis Lacan, et qu'ils haïssent copieusement. Pour la combattre il utilisent curieusement la science sous sa forme idéologique la plus simpliste, celle du *scientisme*. Ils condamnent alors, au moyen de facilités sans bornes, la psychanalyse, pour la remplacer par les « sciences cognées », comme je m'exprime depuis mon passage de vingt années au CNRS où je les ai vu arriver par vagues successives, dans le style propre à Attila, et qu'ils nomment *cognitivo-comportementalistes*, pour bien montrer, sans aucun doute, comment le dernier avatar du positivisme comtien (Auguste Comte, le père du positivisme) peut rencontrer et s'allier à la psychologie expérimentale des rats de laboratoires et des chiens de Pavlov (ou psychologie dite ex-soviétique).

Mais, s'ils s'attaquent au désir, ils détruisent la possibilité du sujet tel que la psychanalyse en débat depuis son invention. Du sujet de l'inconscient comme l'appelle Lacan. S'ils s'attaquent au désir, ils s'en prennent au sujet, *last but not least*, ils leur faut alors détruire la notion même d'inconscient, et c'est eux, les non-dupes, qui rabâchent que l'inconscient ne se voit pas sous le microscope même électronique, ni à l'IRM, ni sous la caméra à positons, que les psychanalystes sont des charlatans, et que le transfert, nous y revoilà, n'a plus lieu d'être parce que le complexe d'OEdipe est une élucubration mensongère de Freud, et que la psychanalyse a beaucoup vieilli, qu'elle refuse d'être scientifiquement évaluée, qu'elle est chère, longue, n'est pas remboursée par la Sécurité sociale, n'est même pas exercée toujours par des médecins, etc..., etc...

Bref, on les embête !

Pour nos non-dupes de l'inconscient, et dans leur cynisme inébranlable, le *signe* renvoie à la *chose*, c'est le seul langage qu'ils comprennent, celui que vise à nous inculquer la communication et ses communicants (on sait pour quel résultat !), le seul qu'ils veulent connaître et imposer. Alors que pour la psychanalyse, c'est le *signifiant* et non le signe qui importe par ses effets de signifiant, dans un monde humain qui s'est séparé, irréversiblement, pensait-on, de l'animal. Les humains sont, à ce titre, des animaux, parlants, certes, mais des animaux stricto sensu, *dé-naturés*. Le signifiant, ne renvoie qu'à un autre signifiant, générant ainsi ce que nous appelons, avec Lacan, le *sujet*. C'est cette course de furet du signifiant qui relance constamment le désir de « la chose » qui, de ce fait, *manque*. Les sujets que nous aimons, les objets qui nous satisfont, sont les bouche-trou de ce « trou » qui a été ouvert en notre monde par le langage, faute de cette « chose », nommément le *phallus*, dont il nous échoie que le semblant.

Nos non-dupes nous entraînent dans un monde dont la structure serait ainsi celle que peut produire une théorie de la perversion généralisée, à laquelle, avec acharnement, ils s'emploient.

Nous dirons pour finir ce soir, provisoirement, cette première des trois dernières séances consacrées au titre annoncé : **jouissance versus désir**, que si nous laissons faire non cyniques non-dupes, il se pourrait bien qu'un jour nous nous réveillions dans un monde où le transfert, le sujet de l'inconscient, le désir et la castration aient disparus des horizons collectifs et, surtout, n'aient plus droit de cité.

Mais comment les non-dupes ont pu se saisir, apparemment si facilement, de ce que j'appellerai une **théorie restreinte de la perversion**, celle qui court de Freud jusqu'à Lacan, pour la porter à ce point d'incandescence qui vise jusqu'à envahir toute la culture en la réformant, dans ce que je nommerai ici une **théorie généralisée de la perversion** ? C'est ce que je vous propose de voir dans les deux dernières séances du séminaire de cette année, justifiant quelque peu alors, et définitivement, je pense, son titre de : **La perversion n'est plus ce qu'elle était**.

Je vous remercie.